



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 147.

JEUDI, 26 Mai 1808.

EXTÉRIEUR.

DANEMARCK.

Copenhague, le 10 mai.

Il sera formé un conseil de guerre sous la présidence du lieutenant-colonel Zaber, pour examiner la conduite du lieutenant en premier Peneche, commandant de Faldstrand; il a été provisoirement suspendu et remplacé *ad interim* par le lieutenant de marine Hened.

— Les corps de volontaires levés dans la partie méridionale de la Norvège, se sont réunis, sous les ordres du colonel d'Ohme, au corps d'armée commandé par le prince Christian.

— On a ouvert à Christiania une souscription en faveur des veuves et des enfans des matelots tués à bord du *Prince-Christian*.

(*Journal du Commerce.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 4 mai.

C'est sans aucun fondement que les gazettes étrangères ont fait mention d'un projet d'après lequel les billets de banque d'un florin seraient représentés par une monnaie de cuivre de la même valeur.

— En vertu d'une ordonnance de S. M. l'Empereur, l'administration des écoles publiques protestantes, qui, d'après le dernier plan, avait été transférée aux autorités spirituelles catholiques, sera désormais transférée aux autorités civiles.

(*Courier de l'Europe.*)

Du 11 mai.

Les troupes russes qui venaient de Cattaro, ont changé leur direction. Au lieu de se rendre à Brody, elles passeront par Tarnopol, pour se réunir aux troupes russes qui sont dans la Moldavie.

On attend ici, sous une quinzaine de jours, le nouvel ambassadeur persan, Asker-Kan, qui se rend, avec une suite de 80 personnes, à Paris. Le logement qu'il doit occuper pendant son séjour dans cette ville, est déjà préparé.

(*Gazette de France.*)

Hambourg, le 16 mai.

On apprend que le général en chef russe M. de Buxhowden, dont l'armée en Finlande reçoit continuellement des renforts considérables, s'occupe des moyens de pénétrer dans l'Uplande ou l'Ostrogothie. Il fait rassembler, à cet effet, un nombre considérable de bâtimens dans plusieurs ports occidentaux de la Finlande. Il y a donc apparence qu'il va traverser le golfe Bothnique. Les Anglais et les Suédois paraissent dans l'impossibilité de s'opposer à ses opérations; leurs vaisseaux de ligne et frégates ne peuvent pas être employés dans ce golfe à cause du grand nombre de petites îles dont il est parsemé. Il n'y a que des chaloupes canonnières et des galères qui puissent y manœuvrer; les Anglais en manquent et les Suédois ont perdu à-peu-près toutes les leurs.

D'un autre côté, les Russes ont équipé un grand nombre de petits bâtimens de guerre à Riga et à Revel; ces flotilles sont destinées à seconder leurs opérations.

(*Publiciste.*)

Francfort, le 18 mai.

On lit l'article suivant dans la gazette de Ratisbonne:

« Les entrepreneurs du monument de Keppler ont le plaisir d'annoncer aux personnes respectables qui s'y sont intéressées, que le buste de cet homme immortel est déjà sorti, depuis quelques mois, des mains de M. le professeur Doell, à Gotha, et que le bas-relief du piédestal vient d'être achevé par M. Danneker, à Stuttgart: encore quelques semaines, et tout sera prêt pour que l'Allemagne puisse dire: Le monument de Keppler existe à Ratisbonne! On publiera dans le tems un programme qui en offrira la description. »

(*Idem.*)

PRUSSE.

Berlin, le 15 mai.

Il paraît dans la gazette de la cour une ordonnance du roi par laquelle les pièces prussiennes d'un, de deux et de trois gros sont réduites à leur valeur réelle en argent, qui est inférieure d'un tiers à la valeur nominale. Cette mesure met enfin un terme à la fermentation qui régnait parmi le peuple de cette ville, à cause du refus que faisaient les boulangers de recevoir la monnaie prussienne.

— Un de nos journaux rapporte le trait suivant qui peut donner lieu à des réflexions intéressantes, en ce qu'il est tout-à-fait caractéristique du soldat français.

« Un sergent français se trouvait logé à Neisse chez une vieille femme; après souper, on le fait monter dans une chambre au premier pour y passer la nuit. Le matin, l'hôtesse ne voyant point descendre le sergent, va frapper à sa porte; point de réponse: seulement, elle l'entendait sangloter et jeter de tems en tems un cri lamentable.

« La bonne femme, extrêmement effrayée, se décide pourtant à ouvrir la porte; elle voit le sergent assis sur le lit, et versant des pleurs. Lorsqu'il aperçoit l'hôtesse, il lui demande d'une voix entrecoupée: « D'où avez-vous eu ces draps de lit, ces oreillers, ces rideaux? La femme répond qu'elle les avait achetés. — De qui? Où est-il? Où pourrais-je le trouver? — Ici, dans la ville: c'est un ancien hussard qui, après avoir eu son congé, s'est acheté une petite maison où il vit au sein de sa famille. — Menez-moi chez lui; tout de suite. Le sergent s'habille promptement, et se rend chez le hussard. Où as-tu eu les draps de lit, les rideaux et les oreillers que tu as vendus à cette bonne femme? — C'est une partie du butin que je fis en Champagne, lorsque nous marchâmes sous les ordres du duc de Brunswick. — Te rappelles-tu l'enfant qui, en mouillant tes mains de ses pleurs, te conjurait, au nom de Dieu, de laisser à ses parens vieux et malades au moins le lit dans lequel ils étaient couchés? — Que voulez-vous; en tems de guerre, ce que l'un laisse, l'autre le prend. — Tu ne me rappelles donc pas? Moi, je me rappelle bien ton visage. Cet enfant dont tu rejetas les prières, cet enfant dont tu maltraitas les parens, c'était moi. Le hussard recula effrayé. Le sergent continue: Tu as pu repousser les prières d'un enfant; mais, dis-moi, qu'as-tu fait des bijoux que tu arrachas à ma mère? — Je les ai vendus, je ne sais où. — Mes parens t'ont pardonné; hélas, ils sont morts! Mais qu'as-tu fait de ma sœur, que tu emmenas par force? Elle est morte. — A ces mots, le sergent transporté de fureur, leve le bras pour frapper; mais deux enfans se jettent à ses genoux, et demandent grâce pour leur pere. — A ce spectacle, le Français se calme et s'éloigne, en disant avec dignité: « Apprends à connaître les Français. Mes larmes ne purent te toucher jadis; celles de tes enfans me désarment. Je te pardonne; mais fais en sorte par ton repentir que Dieu te pardonne aussi. »

(*Journal de l'Empire.*)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 16 mai.

S. M. est partie de Napoléonhohe, le 15, à cinq heures du matin, pour faire la tournée de son royaume. S. M. a trouvé à Dransfeld, à trois lieues de Gottingue, une garde d'honneur parfaitement montée et équipée. S. M. est descendue de voiture et est montée à cheval, escortée des officiers de sa maison et de ses gardes d'honneur, pour se rendre à Gottingue. S. M. a été reçue aux portes de cette ville par M. de Hovel, préfet du département de la Leine, et par les autorités civiles. M. le préfet a prononcé à S. M. un discours, dans lequel il a exprimé noblement et avec précision les sentimens de dévouement qui animent ses administrés, la joie que leur cause son auguste présence, et la reconnaissance publique pour cette union de famille qui a déjà transformé, en une seule nation, les divers peuples du royaume, et les attache pour jamais à S. M. par la fidélité et l'admiration. S. M. a témoigné à M. le préfet sa satisfaction pour les sentimens dont il était l'organe, et a traversé la ville au milieu des acclamations des habitans et des cris de joie des jeunes universitaires qui se pressaient en foule autour d'elle, et étaient accourus au-devant de S. M. — S. M. s'est rendue de

suite à une demi-lieue de Gottingue, à son château de Wehnde; où sa garde d'honneur a eu seule l'honneur de garder S. M. A trois heures, S. M. a reçu une députation des étudiants de l'Université, présentée par M. le conseiller-d'état, Jean de Müller, directeur-général de l'instruction publique. S. M. a reçu cette députation avec la bonté qui la caractérise. S. M. a reçu les témoignages les plus doux de l'amour de ses peuples par les vœux de ses jeunes sujets, et les a laissés pénétrés des impressions les plus vives. A trois heures et demie, S. M. est rentrée dans la ville de Gottingue, aux acclamations répétées de *vive le roi!* S. M. est descendue d'abord au jardin botanique qu'elle a visité avec le plus grand soin; de-là elle est allée à l'Observatoire, et ensuite à la fameuse Bibliothèque de l'Université, la plus riche de l'Allemagne, à laquelle elle a donné une attention particulière. Elle a témoigné sa satisfaction aux directeurs de ces divers établissemens, et leur a montré l'intérêt dont elle est animée pour le progrès des sciences et de l'instruction dans son royaume. S. M. est retournée après à son château de Wehnde, où elle a dîné. Le soir, la ville a été illuminée, et un bal brillant a terminé cette journée. S. M. a dû partir de Gottingue, ce matin, à trois heures.

S. Exc. le ministre de la justice et de l'intérieur est parti, ce matin, pour se rendre à Brunswick, et y attendre S. M.

(*Journal de Francfort.*)

BAVIÈRE.

Augsbourg, le 17 mai.

Le départ de S. M. le roi pour Inspruck est actuellement fixé au 20 de ce mois. Le prince royal, les ministres d'Etat MM. les barons de Montgelas et de Hompesch et une suite très-nombreuse accompagneront le monarque. On compte que l'absence de S. M. durera à-peu-près un mois. On ne sait pas encore d'une manière positive, si le vice-roi et la vice-reine d'Italie se rendront, comme on l'avait dit, à Inspruck, pour y avoir une entrevue avec S. M. Inspruck va être très-vivant; déjà les habitans de plusieurs villes de la Bavière, de la Haute-Souabe, du Vorarlberg, et de toutes les parties du Tyrol s'y rendent en foule.

— Le mariage du prince de Witterberg avec la princesse Charlotte, qui a été, comme on sait, suspendu pour quelques semaines, aura lieu au château de Nymphenbourg, immédiatement après le retour du roi.

— La démolition des fortifications de Braunau a commencé dans les premiers jours de ce mois; on s'en occupe avec beaucoup d'activité. On fera sauter les remparts principaux; une partie des ouvrages extérieurs est déjà détruite.

(*Publiciste.*)

ROYAUME D'ITALIE.

Milan, le 16 mai.

Hier, après la messe, M. Ziguri, évêque de Vicence, a prêté serment entre les mains de S. A. I. le prince vice-roi, suivant la formule prescrite par le concordat avec le Saint-Siège. Après la messe et après l'audience, ont été présentés à S. A. I. par S. Exc. le ministre de l'intérieur, les membres de la congrégation de charité de la ville de Milan. Enfin, S. A. I. a reçu le serment de M. le général de brigade Lechi, colonel du régiment de la garde royale de ligne.

(*Courier de l'Europe.*)

M. Carlo Castelli, chanoine de la métropole et professeur émérite de physique, a eu l'honneur de présenter dernièrement à S. A. I. le vice-roi un très-beau modèle en cuivre de son ventilateur. Cette machine faite pour éteindre les incendies, et dont les journaux français ont parlé avec éloges, a été perfectionnée par son auteur; elle a sur toutes les autres de ce genre le grand avantage que son volume permet de la transporter par-tout où cela est nécessaire. Mais le but principal que l'auteur s'est proposé, c'est d'élever l'eau à une hauteur considérable par des moyens plus simples et plus efficaces que ceux en usage. S. A. I. a accueilli M. Castelli avec la plus grande bienveillance, lui a témoigné sa satisfaction, et l'a assuré de sa protection.

(*Journal du Commerce.*)

INTÉRIEUR.

Trèves, le 18 mai.

Les courses de chevaux établies dans le département de la Sarre, par décret impérial du 13 fructidor an 13, ont eu lieu les dimanche 15 et lundi 16 de ce mois, à midi, sur un vaste plateau situé près de la ville.

Le premier prix, de 1200 fr., n'a pas été couru;

Le deuxième a été gagné par la jument du sieur Vanwalkem, entrepreneur des messageries à Trèves;

Le troisième, par le cheval entier du sieur Mathias Ferrand, maître d'équitation à Nancy, département de la Meurthe.

Le lendemain lundi 16, le prix de 2000 fr. a été couru et remporté par le même cheval de M. Ferrand.

Les prix ont été remis aux vainqueurs en présence des juges réunis, des principales autorités et fonctionnaires publics, et d'une foule immense de spectateurs.

Des chevaux excellents ont concouru cette année; on est fondé à croire que chaque année ces courses rempliront davantage l'objet de leur utile institution.

Nantes, le 20 mai.

Depuis quelques jours, une chaleur extraordinaire et presque insupportable nous annonçait un orage prochain; le soleil était brûlant. Mardi dernier, le thermomètre au mercure, exposé au nord, était monté jusqu'à 28 degrés à l'ombre.

Le soir à cinq heures, le ciel se couvrit tout-à-coup de gros nuages noirs et épais, dans quelques endroits sillonnés d'un blanc jaunâtre: ils étaient stationnaires sur nos têtes; et, tourmentés par des vents opposés qui parcourent tous les points du compas, ils ne pouvaient tarder de crever sur la ville. Pendant plus d'une heure la foudre gronda continuellement sans éclater. Enfin, à six heures, l'orage se déclara par un coup de tonnerre très-fort: nous n'avons pas appris qu'il soit tombé dans la ville.

Une grêle très-grosse précéda la pluie, et dura plus d'un quart-d'heure; elle était poussée avec tant de force par le vent, qu'elle a cassé beaucoup de vitres.

A la grêle a succédé une pluie qui tombait par torrents. Des quartiers élevés, l'eau se précipita sur les rues basses avec une telle fureur, qu'elle emportait tout ce qui était au bord des boutiques et sur son passage. Dans la rue Contrescarpe, elle entraîna plusieurs personnes, qui furent difficilement sauvées. Elle porta sur-tout ses ravages à la place Impériale, à la rue de la Fosse, au Port-au-Vin, et près des égoûts de la Bourse et de la rue Fontenelle; tout n'était là qu'une vaste étendue d'eau, superbe: mais affreux spectacle, troublé d'ailleurs par les cris au secours! qu'on entendait de toutes parts.

Nos épiceries des rues voisines de ces deux égoûts ont tous essuyé des pertes plus ou moins grandes. La rue de la Fosse a été entièrement délavée, dans toute la largeur et dans la longueur de deux ou trois mètres. La rue Colomb, le Port-au-Vin, et tout ce qui l'environne, ont été couverts de vase, de sable, de pierres et de pavés. Par-tout où la pente du terrain donnait au torrent plus de force, des murs de jardins se sont écroulés, et la culture a été détruite, au moins en grande partie.

Nos campagnes n'ont pas été exemptes de cette calamité. L'orage s'y est étendu tout autour de la ville, dans un rayon de deux à trois kilomètres. Là, comme à Nantes, les terrains en pente ont été ravagés; ici des plantations sont arrachées, ailleurs des pièces de grains et de lins sont couchées, d'autres couvertes de vase; dans quelques endroits, le roc, dépouillé de la terre végétale, est resté totalement à nu.

A Saint-Donatien et à Barbîn, sur les rives gauche et droite de la rivière d'Erdre, sont des buanderies et des blanchisseries de toiles; les deux côteaux, presque à pic, y formaient des torrents beaucoup plus forts qu'ailleurs. Un mur de la maison appelée *Turneron*, sur la rive gauche, subitement rompu, est tombé sur le pré de blanchisserie des frères Prampart; l'eau entraînait avec elle toutes les toiles qui le couvraient. Prampart l'ainé voulut les saisir; mais bientôt il fut emporté lui-même jusqu'au milieu de la rivière, où il a péri, à la vue de tous ceux qui lui étaient chers, et de ses voisins à qui il était impossible de le sauver.

(Publiciste.)

Paris, le 25 mai.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Note sur le kermès, et instruction sur sa récolte, rédigées d'après le vœu de la Société d'Agriculture de la Seine, et remis à S. Exc. le ministre de l'intérieur.

Avant la découverte de la Cochenille, et avant que cette substance ne fût répandue en abondance dans tout l'ancien Continent, les habitants du midi de l'Europe recueillaient avec soin le kermès qui vit sur une espèce de petit chêne, et en versaient une très-grande quantité dans le commerce. Il passait en Afrique, dans le Levant, et se répandait même dans le nord de l'Europe. Il était employé dans la médecine et dans la teinture, sous les noms de *kermès*, de *vermillon* ou de *graine d'écarlate*. La Provence, le Languedoc et le Roussillon en exportaient pour une somme assez considérable.

La cochenille devenant de jour en jour plus rare en France par l'effet de la guerre maritime, le kermès doit nécessairement reprendre de la valeur, et redevenir une matière infiniment précieuse pour la teinture.

La partie colorante est peut-être un peu plus abondante dans la cochenille que dans le kermès, mais celui-ci a toujours été réputé de meilleur teint; sa couleur a toujours été regardée comme étant bien plus vive, bien plus brillante que celle qu'on obtient de la cochenille.

Le kermès employé seul et à plus forte dose, a donc sur la cochenille une supériorité bien reconnue, et qu'il aurait sans doute conservée dans l'opinion, si cette dernière substance n'était infiniment plus abondante et bien plus facile à recueillir que l'autre. N'en doutons pas, c'est à l'immense quantité de cochenille que les Espagnols répandaient en Europe et dans l'Orient, et à l'extrême rareté du kermès qu'est due la préférence que l'une a constamment obtenue sur l'autre, et cette rareté du kermès a dû nécessairement se faire sentir davantage de jour en jour; moins recherché, moins demandé par les teinturiers, les habitants du midi ont dû cesser peu à peu de recueillir une substance qu'ils n'avaient plus la facilité de livrer à des marchands, à mesure qu'elle était recueillie.

Il est tems de retirer de l'oubli une substance qui vient spontanément et sans culture dans tout le midi de l'Europe, et qui peut être pour le Roussillon, le Languedoc, la Provence, l'Espagne, l'Italie, la Grèce, une source aussi féconde de richesse, qu'elle l'a été autrefois. Il suffira sans doute pour cela d'exciter le zèle de MM. les préfets des départements méridionaux, et d'envoyer une courte instruction à MM. les maires des petites communes. Les habitants du midi, instruits par eux de la manière dont ils doivent procéder, et bien persuadés qu'une femme, ou même un enfant, peut dans une journée recueillir une ou deux livres de kermès, et gagner par ce moyen depuis trois jusqu'à six fr. et même bien davantage si le prix de cette dernière se soutient, ne manqueront pas de se livrer à un genre d'industrie si profitable pour eux.

Il faut espérer aussi que nos fabricans, mus autant par leur intérêt que par un vrai patriotisme, trouveront dans le kermès une couleur pour le moins aussi belle et aussi durable que celle qu'ils retireraient de la cochenille.

Instruction sur la récolte.

Le chêne qui produit le kermès ou graine d'écarlate est nommé dans le Dictionnaire encyclopédique, partie Botanique, *chêne à cochenille*, et par Linné, *quercus coccifera*. Bauhin l'avait désigné sous les noms de *ilex aculeata*, *cocciglandifera*. On le nomme dans le Languedoc et dans la partie occidentale de la Provence, *avaou*, *avaoussés*, *agarras*. Il ne s'élève qu'à deux ou trois pieds; il forme un buisson fort touffu, qui occupe quelquefois un espace assez considérable; ses feuilles, qu'il conserve l'hiver, sont vertes, luisantes, lisses des deux côtés, épineuses sur les bords comme celles du houx, mais une fois plus petites. Il croît dans les garrigues, dans les haies, sur les bords des chemins, sur les côteaux et les collines un peu sèches et incultes. Il fait un gland un peu plus gros que le gland ordinaire, et la cupule est hérissée de petites pointes ouvertes et un peu roides.

L'insecte qui vit de sa substance, et dont il est inutile de suivre ici les développemens, se fixe au commencement du printemps sur les rameaux, et quelquefois sous les feuilles, y devient immobile, se gonfle peu-à-peu, devient lisse et globuleux, et prend la forme d'une galle de la grosseur d'un petit pois. Sa couleur est brune mêlée de blanc cendré, ou, pour mieux dire,

il a à-peu-près la couleur d'une prune perdri-gone ou de damas, et il est couvert comme ces fruits d'une poussière grise ou blanchâtre. On voit une sorte de duvet cotonneux à l'endroit du corps par lequel il est attaché au rameau ou à la feuille.

Dans cet état, le kermès fait sa ponte; les œufs, au nombre de 1800 ou de 2000, sortent peu-à-peu de son corps et se logent entre lui et l'endroit auquel il est attaché, de manière que la mère doit servir de toit ou d'enveloppe à ce nombre prodigieux d'œufs qu'elle a pondus.

C'est alors le tems de cueillir le kermès. La récolte, qui commence vers le milieu ou la fin de mai, suivant que le printemps a été plus ou moins chaud, doit se continuer le mois de juin. Toute la ponte est finie à la fin de ce mois, et si l'on tardait un peu trop, on trouverait le kermès mort ou desséché; tous les œufs seraient éclos et les petits déjà répandus sur l'arbrisseau.

Toute l'opération des habitants des campagnes doit se borner à ramasser avec soin cet insecte ou cette sorte de galle, ainsi que la poussière rougeâtre ou les œufs qui s'en détachent lorsqu'on l'enlève de l'arbrisseau.

C'est ensuite aux marchands à se charger d'une seconde opération, qui consiste à mettre cette substance dans des sacs de toile et à les tremper plusieurs fois dans du bon vinaigre. Après avoir laissé égoutter ces sacs, on en retire le kermès, et on l'étend sur des toiles au soleil pour le faire sécher. Le vinaigre tue l'insecte et les œufs, et leur donne une couleur plus rouge qu'ils n'avaient.

Quant aux œufs qui paraissent sous la forme d'une poussière rouge, nommée *pousset*, on les met à part dans des terrines; on les arrose de vinaigre, et on les remue avec les doigts jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une sorte de pâte. On les étend sur des peaux pour les faire sécher, puis on les met dans des sacs de même nature que ceux du kermès. On emballa le tout ensemble ou séparément.

Signé, TESSIER, BOSCH, OLIVIER.

MINISTÈRE DU TRÉSOR PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 30 mai 1808, au samedi 4 juin, savoir:

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux 1. A, P.	26100
2. D, du n° 1 à.	34000
3. C, H.	23000
4. M, N, O.	22100
5. C, K.	33000
6. I.	35000
7. Q, R, U, V, W.	15100
8. B.	34000
9. E, I, J, S.	11500
10. F, T, X, Y, Z.	13500
11. D, du n° 43503 à.	51000

Les lundi 30 mai, et vendredi 3 juin.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 11^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 11^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 20 mars.)

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dette viagère, et Pensions de toute nature.

Le mercredi 1^{er} juin, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 décembre 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Les mardi 31 mai, jendi 2 et samedi 4 juin, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiemens dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

PRÉFECTURE DE POLICE.

Le conseiller-d'état, à vie, chargé du 3^e arrondissement de la police générale de l'Empire, préfet de police, et l'un des commandans de la Légion d'honneur;

Considérant que les habitants de Paris ne se sont pas conformés à l'avis publié le 18 avril dernier; qu'un grand nombre de chiens continue de vaguer dans les rues, et qu'il en est déjà résulté des accidens;

En vertu des lois des 22 juillet 1791, et 3 brumaire an 4, et des articles 22 et 23 de l'arrêté du Gouvernement, du 12 messidor an 8; ordonne ce qui suit:

Les marchands-forains, fréquentant les halles et marchés, les blanchisseurs et autres, qui sont dans l'usage d'amener des chiens avec eux, les tiendront attachés sous leurs voitures.

Les autres chiens seront enfermés, muselés ou conduits en laisse.

Les chiens non muselés, vagant sur la voie publique, seront *abattus* par des hommes commis à cet effet.

La présente ordonnance sera imprimée, publiée et affichée.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Paris, du 25 mai.

2 68. 15 23. 5.

NÉCROLOGIE.

B. Belleteste, né à Orléans, secrétaire interprète du Gouvernement pour les langues orientales, a été enlevé à la littérature à l'âge de trente ans. Il a succombé, le 17 de ce mois, à une maladie inflammatoire. Il partit, il y a dix années, pour l'expédition d'Égypte, en qualité de membre de la commission des sciences et arts, à laquelle il a rendu de grands services dans la correction des cartes géographiques de cette contrée, et des mémoires qui sont actuellement sous presse. Son courage égalait ses connaissances : son dévouement désintéressé l'exposait à recevoir aux côtés d'un général célèbre deux blessures graves sur la tête qui le laisserent pour mort sur le champ de bataille. Rentré dans sa patrie, il consacra ses loisirs à deux ouvrages importants : le premier est la traduction d'un ouvrage arabe sur la minéralogie ; le second est un recueil moral et politique traduit du turc, intitulé *les quarante Plaisirs*. Le texte entier de ce dernier ouvrage, exécuté à l'imprimerie impériale, verra bientôt le jour, et doit compter entre les classiques les plus intéressants pour les écoles orientales. Parmi ceux qui ont connu ce jeune savant, les âmes pures et élevées qui estiment encore plus les belles qualités et les vertus que les connaissances difficiles à acquérir, après avoir donné des larmes à sa perte, conserveront un souvenir tendre et respectueux pour sa mémoire.

L. R. RAIGE, membre de la commission d'Égypte, interprète des langues orientales.

POÉSIE.

L'Élève de Melpomène, par J. M. B., avec cette épigraphe :

Micet inter omnes,
Velut inter ignes
Luna minores. (HOR.)

A Paris, de l'imprimerie de Giguet et Michaud, rue des Bons-Enfants, n° 34 ; chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, etc. — An 1808.

En deux mots, voici la fiction de ce petit poème. L'auteur peint le désespoir de Melpomène à la mort de Lécain. Elle pleure sur le tombeau de son favori, lorsqu'un jeune mortel s'avance pour arroser aussi cette cendre de ses larmes.

On devine assez ce qu'est ce jeune homme : la muse de la tragédie l'encourage ; elle lui fait le récit de ses infortunes :

Regarde, on m'a laissé pour embellir mon front,
Ces lugubres cyprès, ces vêtements funèbres,
Ce marbre pour autel, pour flambeaux ces ténèbres.
Mes temples abattus chez cent peuples divers,
Aux regards étonnés attestent mes revers.
Du malheur qui me suit voilà quelle est l'image.

Enfin, voilà notre jeune tragédien, dont le nom s'offre ici de lui-même au lecteur, transporté, plein d'une louable émulation, dans le palais de Melpomène :

Un immortel ciseau sur les murs du palais
A retracé des rois les illustres forfaits.
Un poignard à la main, interrogeant sa mère,
Hamlet avec fureur redemande son père ;
Ici, croyant frapper un infâme assassin,
Mérope de son fils va déchirer le sein.
Othello dans sa couche étouffe son amante.
Là, plus féroce encore en sa rage sanglante,
Et d'un amour aveugle écoutant le courroux,
Rhadamiste égaré, Rhadamiste jaloux,
De cette même main de meurtre dégouttante,
Traîne au fond de l'Araxe une épouse innocente, etc.

Le cadre de cet opuscule pourrait être plus piquant, ou moins usé ; Melpomène pourrait y parler moins longuement ; mais cette narration est l'ouvrage d'un jeune homme ; et ce serait être trop exigeant que de demander, pour un coup d'essai, des conceptions d'une certaine force, et une originalité qu'on n'annonce presque jamais en entrant dans la carrière. L'on commence par ressembler à tout le monde, parce qu'en effet l'on imite tout le monde ; l'on finit par ne plus ressembler qu'à soi-même, par n'être plus que soi-même, quand on n'a plus besoin du secours des autres pour penser ni pour produire. Nos écrivains les plus originaux ont été d'abord des copistes. Loin de s'alarmer donc lorsqu'on trouve dans le style d'un jeune homme des mouvements, des tours, des pensées, des phrases entières qu'on aura pu remarquer dans de bons écrivains, il faut peut-être le féliciter d'avoir enrichi son esprit de bonnes lectures, et ne pas lui faire un crime de ses réminiscences. J'en pourrais citer quelques-unes dans les vers de M. J. M. B. ; mais le lecteur les reconnaîtra comme moi, et l'auteur les a, ou les aura bientôt reconnues de lui-même, et de lui-même, dans la suite, il saura les éviter. Ce qu'il faut lui recommander, c'est de tâcher de ramener sa pensée à une expression plus précise, son vers à un tour plus concis, ses coupes à des chûtes moins uniformes. Sa diction pourrait être, en général, plus poétique ; mais elle ne manque pas d'élégance. L'on en peut juger par les vers qui suivent. La pièce a pour titre : *le Printemps*.

La nuit quittant les ciens sur un char de ténèbres,
Venait de replier ses longs voiles funèbres.
La nature brillante et jeune à son réveil,
Pour moi semblait sortir de son premier sommeil ;
J'écoutais son silence, et mon âme attendrie
Sentait naître déjà la vaine rêverie.
Tout-à-coup entouré de l'essaim des plaisirs,
Et porté mollement sur l'aile des zéphirs,
Au milieu des concerts d'une sainte allégresse,
Paraît un Dieu : son front où brille la jeunesse,
La grace, la beauté, la céleste douceur
Ne porte point le feu de ce courroux vengeur,
Dont s'arment les regards du maître du tonnerre,
Quand il saisit la foudre et fait trembler la Terre.
Je reconnais les traits de l'aimable Printemps, etc.

Il y a, dans ces vers, de la faiblesse et de l'inexpérience ; mais l'on n'y voit point de trace de mauvais goût. Plusieurs offrent des images usées et communes ; de ce nombre est *l'essaim des plaisirs* et *le mollement porté sur l'aile des zéphirs*, la sainte allégresse, la céleste douceur, etc. J'ajoute que l'auteur ayant représenté le Dieu plein de grace, de beauté, de douceur, c'est une inutilité et même un inconscience d'annoncer que son front ne porte pas le feu du courroux vengeur, etc. Plus haut, il fait dire à Melpomène qu'on lui a laissé :

..... Pour embellir son front,
Ces lugubres cyprès, ces vêtements funèbres,
Ce marbre pour autel, pour flambeaux ces ténèbres....

Voilà qui est exact à l'exception du dernier trait. Non-seulement il faut qu'une image soit juste, mais il faut sur-tout, si je puis le dire, qu'elle soit possible, et laisser des ténèbres pour flambeaux ne se peut dire dans aucune langue, parce que la pensée est fautive. Ici l'opposition naturelle était *les torches funéraires*. Je n'insisterai point sur ces remarques critiques, et je ne les eusse pas faites si la jeunesse de l'auteur et les vers heureux semés dans ces opuscules, ne méritaient un double encouragement. On doit donc l'avertir de se méfier de cette facilité, source de négligences dans tous les écrivains qui se sont plus occupés de faire vite que de bien faire :

Les vers faits aisément sont rarement aisés.

Despréaux, en apprenant à Racine à faire des vers difficilement, lui enseigna l'art, par excellence, de la composition, c'est-à-dire l'art de lier ses pensées et les signes de ses pensées, de former le tissu du style : je n'aurais pas rappelé ces principes à M. J. M. B. ; si ces vers, tels qu'ils sont, ne donnaient pas des espérances.

LAYA.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Scelta di prose italiane, tratte da' più celebri e classici scrittori, con brevi notizie sulla vita e gli scritti di ciascheduno ; da P. L. Costantini. C'est-à-dire : *Morceaux choisis de prose italienne*, tirés des écrivains les plus célèbres parmi les classiques, avec de courtes notices sur la personne et les ouvrages de chacun d'eux ; un fort volume in-12 (1).

(1) Prix, 3 fr. 60 cent. pour Paris, et 4 fr. 60 cent. pour les départements, à la librairie italienne de Fayolle, rue Saint-Honoré, n° 284.

Nous avons plus d'une fois applaudi, dans ce journal, au zèle constant de M. Fayolle, pour les progrès de la littérature italienne parmi nous. Nous avons annoncé avec des éloges mérités les divers ouvrages qu'il a successivement publiés, depuis quelques années, pour remplir ce but estimable. Nous remarquons avec plaisir, qu'au lieu d'accumuler au hasard volume sur volume, il paraît s'être fait un plan, dont les résultats ne peuvent être qu'infiniment utiles aux jeunes amateurs de la belle langue italienne.

Après avoir donné au public, il y a deux ans, un choix de Goldoni, M. Fayolle publie, l'année dernière, un recueil de lettres habilement puisées dans les meilleurs sources. C'était initier les élèves aux formes et aux beautés du style épistolaire, après les avoir familiarisés avec le style simple et gracieux de la conversation. Il s'agissait de leur donner aujourd'hui une idée juste des historiens et des orateurs, dont s'honore la littérature italienne. La gradation est parfaitement observée, et le but bien rempli par le choix que M. Fayolle présente aujourd'hui au public. Le nom des auteurs qui ont fourni les morceaux divers qui le composent, le recommande assez d'avance ; et ces morceaux eux-mêmes, choisis avec goût et disposés de manière à délasser l'esprit, par la variété des sujets, feront mieux apprécier encore le mérite des écrivains célèbres de l'Italie.

Ce nouveau vol. se distingue comme les précédents, par la correction du texte, la pureté et l'élégance de l'exécution typographique. Mais il ne faut pas que M. Fayolle s'arrête en si beau chemin : il doit faire maintenant pour la poésie ce qu'il a fait jusqu'ici avec succès pour la prose italienne. En observant la même marche, et en conduisant graduellement les élèves, depuis les premiers degrés jusqu'au sommet du Parnasse italien, il pourra se flatter d'avoir donné un cours vraiment complet d'italien, et s'assurer des titres durables à la reconnaissance de tous ceux qui aiment et cultivent cette belle langue.

A.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Wielland a consacré trois gros volumes au développement du système philosophique d'Aristippe, à la peinture de son caractère, de ses mœurs, de ses habitudes, au tableau de sa vie et de celle des illustres Athéniens vivants avec lui à l'école et dans l'intimité de Socrate : Barthélemy nous a laissé un portrait complet et achevé du philosophe de Cyrène en un petit nombre de pages de cet ouvrage si digne de sa renommée, où le plus beau tems de la Grèce semble renaître pour être mis sous nos yeux, nous charmer et nous instruire : Barthélemy écrivait pour les Français ; il a caché sous les fleurs les plus habilement disposées toutes les épines de l'érudition : Wielland a offert aux Allemands d'assez longues pages de dissertation et de controverse dans lesquelles, suivant l'aveu même de son estimable traducteur, le philosophe moderne se montre trop souvent à la place de l'ancien. Un autre peintre, celui d'Antenor, a destiné quelques tableaux d'un coloris assez frais, et d'une touche légère à orner les boudoirs de Paris : ici, ce n'est qu'à travers la gaze transparente étendue sur des sujets assez libres que l'on cherche un peu d'instruction : c'est la Grèce voluptueuse plus que la Grèce glorieuse par ses arts et par ses armes qui nous est présentée : Aristippe n'est pas étranger à ces derniers tableaux ; il ne pouvait l'être : ainsi l'auteur de l'opéra nouveau, M. Giraud, a trouvé d'assez nombreux portraits d'Aristippe tracés d'après l'antique par des mains plus ou moins habiles, par des artistes plus ou moins fideles ; il s'est attaché à celui dont la touche lui a paru la plus sûre, la plus ferme, la plus correcte, et peut-être en même tems la plus agréable ; le lecteur nomme avant nous l'auteur d'*Anacharsis*.

La nature avait mis dans le fond du cœur d'Aristippe, c'est lui qui l'avoue et qui s'en justifie, un invincible attrait pour le plaisir, une vive aversion pour la peine ; il s'était accoutumé à juger des divers objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisaient sur son âme ; il excluait et les sensations qui attristent l'âme, et celles qui la transportent hors d'elle-même ; il définissait les charmes de cet état par le mot de volupté. Ainsi il rapportait tout à lui, ne tenait au reste de l'Univers que par son intérêt personnel ; étranger à toutes les nations, il ne se montrait l'ennemi d'aucune, respectait leurs lois, profitait de leurs avantages, rejetant loin de lui toute idée du passé, toute crainte de l'avenir, il vivait tout entier dans le présent. Au scandale de l'école de Socrate, son maître, il eut des disciples et en reçut un salaire ; il consentit à troquer ses connaissances et ses services contre les faveurs et les besoins du tyran de Syracuse ; il lui inspira de la confiance par la facilité et l'indulgence de son caractère,

amusa ses loisirs et l'éclaira sur ses fautes par d'heureuses réparties ; enfin des philosophes plus sévères se croyaient heureux, parce qu'ils se croyaient plus sages qu'Aristippe ; Aristippe se crut plus sage, parce qu'il fut plus heureux que ces philosophes. Un dernier trait le caractérise mieux et plus favorablement que tous les autres : il n'avait jamais envié que la mort de Socrate.

« Un jour (c'est Anacharsis qui tient ce récit de la bouche même d'Aristippe), un jour l'un de ces philosophes rigides auxquels il ne répondait que par des plaisanteries, Polixène qui croyait avoir dans son âme le dépôt de toutes les vertus, trouve chez moi de jolies femmes et les préparatifs d'un grand souper ; il se livre sans retenue à toute l'amertume de son zèle ; je le laissai dire, et lui proposai de rester avec nous : il accepta, et nous convainquit bientôt que s'il n'aimait pas la dépense, il aimait autant la bonne chère que son corrupteur. »

C'est ce trait qui a fourni à M. Giraud l'idée de sa comédie lyrique, car c'est à ce titre modeste qu'il s'est borné : le peu de mots que l'on vient de lire composent son sujet, en y liant une petite intrigue dans laquelle Polixène voit à-la-fois échouer et sa sévère philosophie, et l'espoir amoureux qu'il a vainement combattu : c'est au fond l'*Aristote amoureux* où le précepteur d'Alexandre est placé dans une situation si peu digne de lui ; c'est encore à peu de chose près cet *Anaximandre*, ouvrage de la jeunesse de M. Andrieux, et dont cet auteur spirituel et piquant a peint le sacrifice aux grâces sous des couleurs si fraîches et d'un style si élégant.

M. Giraud avait eu d'abord l'idée de faire succomber Polixène, en même temps qu'Aristippe triomphait de son amour ; c'était bien peindre ce philosophe qui traitait les passions en esclaves, et disait d'elles qu'elles devaient le servir et lui aider à porter le fardeau de la vie.

Le jury, en recevant l'ouvrage, trouva l'action trop compliquée et demanda que le sujet fût traité plus simplement : l'auteur y a consenti ; il en résulte que son opéra serait un peu nu, si des accessoires agréables et de jolis tableaux ne se succédaient assez rapidement pour ne pas laisser apercevoir le défaut. Ces tableaux lient avec art des scènes assez bien composées, et écrites avec naturel, avec vérité, mais peut-être pas avec cette élégance soutenue, ce sentiment de l'harmonie, et si l'on peut le dire cet *atticisme* dont la maison d'Aristippe devait être l'école : on regrette aussi qu'Aristippe se trouve dans une position si passive, et que l'auteur n'ait pu placer un plus grand nombre de ses réparties. de ces mots heureux que nous devons retrouver dans sa bouche, comme nous aimons à les relire dans ses historiens. Au reste, ce que l'auteur a écrit, vaut mieux que ce que l'on chante : la marche de la scène, l'intention du musicien, la coupe du morceau qu'il a conçu exigent souvent d'étranges sacrifices. M. Giraud a sur-tout perdu beaucoup d'avantages en laissant mutiler les stances qu'Aristippe consacre au développement de sa philosophie.

M. Kreutzer déjà connu par de nombreux succès, comme compositeur, a traité ce sujet en homme habile, qui possède bien tous les secrets de son art, et les ressources que lui offrait ici l'opposition des deux styles différents, nécessaires aux deux philosophes : il a très-bien saisi ce contraste, et le rôle de Polixène mérite sur-tout à cet égard des éloges ; celui d'Aristippe a des parties agréables, d'autres où l'intention du musicien est un peu vague, et son motif dépourvu de toute la grâce, de toute l'élégance que le sujet et le nom du personnage font attendre. On a distingué toutefois le premier chœur des amis d'Aristippe attendant son retour, les stances d'Aristippe,

Pourquoi refuser les faveurs
Qu'à nos pieds offre la fortune ?

Le morceau d'ensemble assez piquant, *que de foux dans Athènes*, un quatuor au second acte très-bien écrit dans le style italien, et toute la scène de séduction. L'air d'Aglaure au second acte a paru moins heureux ; et lorsqu'à la fin du premier, Aristippe a pris sa lyre pour chanter : *Connaissez ma philosophie*, on attendait un de ces airs destinés à passer de bouche en bouche par l'originalité de leur motif et le piquant de leur tournure : l'attente générale nous a paru un peu trompée.

L'air a chanté et joué le rôle d'Aristippe en homme qui se souvient de son succès dans *Anacréon* : il a eu des momens extrêmement agréables ; d'autres, sur-tout au premier acte, où il

a laissé prendre à son organe un développement qui n'était, ni dans le caractère du personnage, ni dans l'intention du compositeur. Dérivis s'est montré dans le rôle du Philosophe, chanteur utile et comédien déjà exercé ; les autres rôles donnent peu de matière à l'éloge ou à la critique.

M^{me} Gardel, M^{lle} Bigotini, M^{lle} Delille, Beaulieu, Saint-Amand paraissent dans de petits ballets légèrement dessinés ; ils seraient ici l'objet de ces éloges qu'ils méritent toujours, si ces éloges n'étaient tous réclamés par un enfant dont on ne peut concevoir l'intelligence, l'à-plomb et les grâces naturelles ; enfant dont le talent précoce est si aimé du public, qu'il devient en quelque sorte, par la nature des choses, un premier sujet.

La décoration d'*Aristippe* est charmante : c'est un saloon grec, tel que Barthélemy nous a décrit ceux des Athéniens dans le tems où les arts, après avoir consacré leurs chefs-d'œuvre aux temples et aux lieux publics, ornaient encore de leurs productions aimables les demeures d'Alcibiade, d'Aspasie et de Périclès : ce salon est d'une distribution élégante ; ses meubles principaux sont des marbres de Phidias sans doute ou de Praxitèle : on y voit aussi ces Grâces que Socrate aimait à sculpter, lorsqu'il donnait à la culture des arts quelques instans dérobés aux leçons de la sagesse. S...

LIVRES DIVERS.

Le Nouveau Testament, avec les Actes des Apôtres, traduit par Sacy. Deux forts vol. in-8°, imprimés sur papier fin, ornés de 112 belles pl. gravées par les plus habiles artistes, sur les dessins de Moreau jeune ; publié en huit livraisons, chacune du prix de 4 fr. 50 c., et franc de port 5 fr. ; papier vélin, chaque livraison, 8 fr. 50 cent., et franc de port 9 fr.

A Paris, au Bureau du Lavater, rue des Marais, faubourg Saint Germain.

Mémoire sur la cause immédiate de la Carie, ou charbon des blés, et de plusieurs autres maladies des plantes, et sur les préservatifs de la carie ; par M. Benedict-Prévost, membre de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, etc. etc., de la Société des sciences et des arts du département du Lot, séante à Montauban.

In 4°. — Prix ; 2 fr. 50 cent.

A Paris, chez Bernard, imprimeur - libraire, quai des Augustins, n° 25.

Essai sur la législation contre l'usure, où l'on traite de l'organisation, des effets et des ravages de l'usure dans le département du Léman, et dans la ville de Genève ; par M. Jacques Grenus, avocat à Genève. Imprimé aux dépens des amis d'un père de famille, et vendu à son bénéfice. In-8°.

Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. par la poste.

A Genève, chez J. J. Paschoud, imprimeur-libraire ; et à Paris, chez Gautier et Bretin, libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

Rapports de commerce des Etats de la Baltique et de l'Angleterre, suivis d'un aperçu de la situation actuelle de leurs finances ; par M. Dufresne, agent-de-change. Brochure in-4° de 132 pages, renfermant beaucoup de tableaux.

Prix 4 fr. 50 c., et 5 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Xhrouet, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16 ; Déterville, libraire, rue Haute-Feuille, n° 8 ; Petit, libraire, Palais-Royal, Galerie de bois, n° 257, côté du jardin.

Oeuvres d'Archimède, traduites littéralement, avec un Commentaire, par F. Peyrard, professeur de mathématiques et d'astronomie au Lycée Bonaparte ; suivies d'un Mémoire du traducteur sur un nouveau Miroir ardent, et d'un autre Mémoire de M. Delambre sur l'arithmétique des Grecs. On y a joint le portrait d'Archimède, avec deux planches du Miroir ardent, gravées en taille-douce. Ouvrage approuvé par l'Institut, adopté par le Gouvernement pour les bibliothèques des Lycées, et dédié à S. M. l'EMPEREUR ET ROI. — Seconde Edition.

Deux volumes in-8° de 1080 pages, imprimés par Crapelet, sur beau carré fin d'Auvergne ; avec plus de 500 figures gravées sur bois avec un soin extrême par J. J. Duplat, et intercalées dans le texte.

Prix, 20 fr. broché, pris à Paris, et 23 fr. 50 cent. franc de port par la poste. En papier vélin le prix est double.

Il reste très-peu d'exemplaires de la belle édition in-4° dont le prix, cartonné, est de 48 fr. sans le port.

A Paris, chez Buisson, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 10.

COURS DU CHANGE

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. j. jouis. du 22 mars 1808.	87 fr. 80 c.
Idem. jouis. du 22 sept. 1808.	84 fr. c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7.	fr. c.
Bons an 8.	fr. c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Bescrip. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	1335 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} avril.	fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Relâche. — Demain, la 2^e rep. d'*Aristippe*, et la *Dansomanie*.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, la *Coquette corrigée*, et le *Mariage secret*.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Par l'Opéra-Comique, pour le début de M^{me} Mosca, la 4^e rep. del *Credulé* (le *Credulo*, ou le *Mariage rompu*), opéra en un acte, mus. de Cimarosa, et un acte des *Virtuosi ambulanti*.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui la 2^e repr. d'*Un jour à Paris*, ou la *Leçon singulière*, op. com. en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Retour au Comptoir ou l'Education déplacée, la *Mégantropogénésie*, et *Fanchon*.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Peau-d'Ane, et le *Mariage dans une Rose*, vaudeville.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, l'*Héroïne Américaine*, et *Saakem*.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et la 1^{re} repr. des *Gentaures*, scène équestre et mythologique en trois parties.

Salle Montansier. Aujourd'hui, la grande voltige par un singe, les chiens savans ; les exercices des sieurs Gaudot, Placide fils et Auguste. — Le 3 du mois prochain, la clôture.

Salle du Marais, rue Culture-Sainte-Catherine. L'ouverture le 9 juin, par la 1^{re} repr. des exercices de la grande danse-voltige, tours d'adresse, d'agilité, sauts périlleux avec et sans balancier ; suivis de la Bataille de Friedland, ou les Français sur le Niémen, action héroïque et mouvemens militaires.

Tivoli, Chaussée-d'Antin, rue Saint-Lazare. Aujourd'hui, Fête champêtre. A quatre heures, les Jeux, Spectacles, le prix du Dragon, Fanfare, Sérénade, Concert, Danses. Spectacle de M. Olivier. Opticographie de M. Gadbois. Vue pittoresque et mécanique de M. Dupont. Exercices de MM. Forioso et Longuemare. Feu d'artifice, représentant le départ des Chauves-Souris pour le Bengale, etc.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées au public dans les deux rotondes du boulevard Montmartre ; depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une troisième rotonde — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais Royal. L'entrée par la Cour des Fontaines, n° 1^{er}, Concert tous les jours, à huit heures du soir.

Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine, faubourg St.-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des *Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc.*, est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.

L'abonnement se fait à Paris, rue des Poitevins, n° 6 ; le prix est de 25 fr. pour trois mois, 50 fr. pour six mois, et 100 fr. pour l'année entière. On ne s'abonne qu'au commencement de chaque mois.

Il faut adresser les lettres, l'argent et les effets, franc de port, à M. Agasse, propriétaire de ce journal, rue des Poitevins, n° 6. Tous les effets, sans exception, doivent être à son ordre.

Il faut comprendre dans les envois le port des pays où l'on ne peut affranchir. Les lettres des départemens, non affranchies, ne seront point retirées de la poste. Il faut avoir soin, pour plus de sûreté, de charger celles qui renfermeront des valeurs.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au rédacteur, rue des Poitevins, n° 14, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 6.